



OPENER

**MICROPOING / UNE INTERVIEW MAL PRÉPARÉE
DONNE TOUJOURS UN MAUVAIS PAPIER**

« JE SUIS UN MONSTRE PARCE QUE LES GENS ME MONTRENT »



L'ARTISTE LE PLUS ALTÉRÉ
DE FRANCE
A ENFIN DROIT,
APRÈS 25 ANS DE CARRIÈRE,
À SA RÉTROSPECTIVE.
NOTRE INTERVIEWEUR
« EN SLIP ET TALONS »
EST ALLÉ LUI PARLER
MAQUILLAGE.



On a entendu dire que tu ne sortais jamais sans quelque chose de légèrement customisé, c'est vrai ?

Jean-Luc Verna : De toutes façons, avec tous les tatouages que je porte, je suis customisé en permanence, même quand je sors de la douche. Et je ne sors pas de chez moi sans maquillage. Ça, c'est certain !

Le mot « maquillage » apparaît de manière systématique dans les titres de tes expositions, pourquoi ?

Je suis parti de chez moi maquillé pour vivre ma vie de jeune punk et post-punk. Donc à partir de 15 ans, je me suis maquillé tous les jours.

Ta découverte du groupe Siouxsie and The Banshees a été un déclencheur.

En les voyant, je ne pouvais pas rester dans ce corps ni dans ce visage que je n'avais pas choisis. Et comme je n'avais pas eu beaucoup de chance au tirage, découvrir des gens qui se réinventaient m'a donné envie de me réinventer moi-même. Assez vite, je n'ai trouvé que cette solution-là, en regard de mes possibilités de faire, et pour m'affranchir de mon milieu : faire de l'art.

Ton corps, tu le considères comme un espace réel ou irréel ?

Je le vis comme une fiction, ce qui me permet de supporter les vicissitudes d'être enfermé là-dedans... Mon corps, c'est un peu comme le château ambulant de Miyazaki. C'est une chose déglinguée, qui ne va pas bien. C'est une forme que je ne tiens pas et dont je tire le meilleur parti au moment où je dois l'utiliser – et d'autant plus à mon âge !

Comment te décris-tu ?

Je suis un monstre parce que les gens me montrent, c'est étymologique. Les monstres, ce sont ceux que l'on montre. Béatrice Dalle est un monstre, je suis un monstre, et cette expo, c'est une espèce de freak show magnifique.

Et quel regard portes-tu sur ton milieu ?

Je ne suis pas un mondain, je fonctionne par rapport aux désirs des gens. C'est-à-dire que même si c'est un luxe qui se paye évidemment assez cher, je ne me suis jamais commis, même depuis le début de ma carrière, avec quiconque que je méprise. Je ne fréquente que des gens que j'aime, dans lesquels je trouve une qualité humaine, artistique. Je ne fréquente pas que des artistes. Je ne fréquente pas que des homosexuels. En voyant ma gamme de prix, on devine que je ne veux pas être le « chihuahua » du grand capital, ni être un chef d'entreprise qui fait de l'art pour les chefs d'entreprise... Je suis simplement un artiste qui travaille dans plusieurs domaines de création. Et j'ai la chance de travailler.

Peux-tu raconter 24 heures de la vie de Jean-Luc Verna ?

Ça varie énormément selon les jours. Il y a des journées où je suis un danseur, d'autres où je suis un chanteur sur la route, d'autres où je suis désactivé pour me reposer. Si je reste chez moi pour finir mes dessins (parce que les dessins sont longs à faire), ma journée ressemble à celle d'un ermite. En ce moment, j'écris un monologue pour Béatrice Dalle. Elle est la voix de ma pièce de danse. Et depuis 25 ans, je suis professeur de dessin aux Beaux-Arts de Nice, de Poitiers et bientôt à côté de Paris. C'est encore une autre vie.

Tu as commencé à faire du dessin quand ce n'était pas à la mode. C'était risqué ?

J'ai fait du dessin quand il n'y avait pas de marché du dessin. J'ai galéré pendant 8 ans comme de la merde, avant de rejoindre Air de Paris. Aujourd'hui, la galerie est tatouée dans mon dos.

**Jean-Luc Verna, Rétrospective, jusqu'au 26 février 2017
au MAC/VAL, place de la Libération, 94400 Vitry-sur-Seine
www.macval.fr**

ENTRETIEN GWENAEL BILLAUD